

# CHEN DUXIU



## Une nouvelle jeunesse pour la Chine

On la surnomme « Paris de l'Orient » : la vibrante Shanghai abrite depuis 1849 une concession française, prix de la défaite chinoise lors des guerres de l'opium. Sur les rives du Huangpu, où mouillent des canonnières battant pavillon tricolore : consuls, missionnaires et marchands s'emploient à faire vivre cette parcelle de France en terre chinoise.

Au long d'avenues bordées de platanes où s'alignent opulentes villas à colombages et résidences Art déco, entre cathédrale Saint-Ignace et université jésuite Aurore, canidrome et piste de pelote basque, les policiers corses tentent, avec un très relatif succès, d'endiguer jeu, drogue, prostitution et autres trafics... C'est là, dans une *shikumen* (石库门) délabrée - ces habitations au métissage architectural sino-occidental typiquement shanghaien - qu'en ce jour de 1915, Chen Duxiu (陈独秀) peut enfin goûter quelque satisfaction. Il a entre les mains le premier numéro de la revue qu'il vient, non sans difficultés, de fonder : *Xin Qingnian* (新青年). Il l'ignore, mais il vient de mettre au point une bombe à retardement.



Chen Duxiu (1879-1942)

Né dans la province de l'Anhui d'une famille de lettrés désargentés, candidat malheureux aux examens mandarinaux peu avant leur suppression en 1905, le jeune homme, bien que pourvu d'une solide éducation classique, se sent très tôt une âme de rebelle qui vite le place dans le collimateur des autorités. Admirateur de Kang Youwei et Liang Qichao (1), il enchaîne séjours d'études et d'exil au Japon ; la révolution républicaine de 1911 le fait brièvement secrétaire général du gouvernement de sa province natale. Avant que le général Yuan Shikai (袁世凯) ne confisque le pouvoir, ambitionnant de restaurer à son profit le régime impérial déchu et de proclamer religion d'Etat un confucianisme que Chen est désormais enclin à rendre responsable de tous les maux - arriération, sujétion et autres... - qui accablent la Chine.



La Jeunesse, reflet du bouillonnement intellectuel de l'époque.

Très étrangement, la nouvelle publication comporte un sous-titre en français, *La Jeunesse*. Chen Duxiu ne s'est jamais rendu en France, mais en a étudié la langue, en même temps que l'anglais et la construction navale.

Il s'inscrit ainsi dans une tradition intellectuelle de francophilie qui s'est développée dès la fin du XIXe siècle dans les milieux réformistes et révolutionnaires. Elle n'est pas dépourvue d'ambivalence à l'endroit d'un pays perçu comme conquérant, moderne, héritier de 1789... mais aussi partie prenante du système des traités inégaux, et qui prétend à une part conséquente du « gâteau chinois » qu'entendent se partager les puissances coloniales. Cette France, estime Chen, est à l'origine des trois doctrines fondatrices d'une modernité dont la Chine serait bien inspirée de s'emparer, si elle veut survivre dans ce nouveau monde d'Etats-nations.

Le premier numéro de *Xin Qingnian* comporte ainsi un article, *Les Français et le monde moderne*, dans lequel il explique que l'on doit à ces derniers la doctrine des droits de l'homme avec La Fayette, l'évolutionnisme avec Lamarck, le socialisme avec Babeuf, Saint-Simon, Fourier (2). Chen Duxiu traduit pour la revue plusieurs chapitres des *Misérables* de Victor Hugo. Bientôt, deux de ses fils se rendent en France dans le cadre du Mouvement travail-études, dont l'épicentre est à Montargis, et où tentent de survivre et étudier de jeunes Chinois, dont quelques-uns deviendront un jour les fondateurs et dirigeants de la République populaire de Chine...

(1) Voir l'article précédent du même auteur, [De Yan Fu à Fu Lei...](#)

(2) J. B. de Lamarck (1744-1829) est un naturaliste français ; G. Babeuf (1760-1797), C. H. de Saint Simon (1760-1825) et C. Fourier (1772-1837) sont considérés comme les précurseurs du socialisme moderne.



# “M. Science et M. Démocratie.”

Seuls deux hommes, affirme Chen, pourront sauver la Chine et lui permettre d'accéder aux Lumières françaises : *Sai xiansheng* 赛先生 (M. Science) et *De xiansheng* 德先生 (M. Démocratie). Trois millénaires de despotisme impérial, de mœurs féodales, de croyances rétrogrades ont réduit en esclavage des Chinois résignés à l'oppression, prisonniers des rites, et dont l'individualité a été immolée : il faut tuer Confucius !

Et ne point le faire à moitié. *Xin Qingnian* publie un manifeste prônant l'abandon du *wenyan* 文言, le chinois littéraire, au profit du *baihua* 白话, la langue du peuple ; ses lecteurs y découvrent bientôt la première œuvre rédigée en *baihua*, “Le Journal d'un fou” de Lu Xun (鲁迅), en passe de devenir l'un des grands écrivains du siècle. Le Mouvement de la nouvelle culture, qui entend aussi libérer la femme, est né et *La Jeunesse* est son étendard...



Cheval, par Xu Beihong (1895-1953).  
L'un des pionniers de l'art chinois moderne.

Dans le petit cercle urbain de ces lettrés devenus intellectuels occidentalisés, Voltaire et Auguste Comte sont au goût du jour, on lit Rousseau, Anatole France, Balzac, Emile Zola, Maupassant, Romain Rolland et l'on voit dans le système éducatif français un modèle. *France, terre des arts, des armes et des lois*, chantait il y a longtemps le poète Joachim du Bellay : musiciens, plasticiens et autres, Paris attire comme un aimant les jeunes créateurs chinois.



Nu, par Pan Yuliang (1895-1977). Pour la première fois, la femme comme sujet, non comme objet.

A l'université Fudan de Shanghai, Xu Beihong (徐悲鸿) s'initie à la langue française et à la peinture occidentale avant de devenir élève de l'Ecole supérieure des Beaux-arts de Paris ; réalisés à l'encre traditionnelle, ses célèbres chevaux sont un manifeste pour la réforme de la peinture chinoise. Un autre de ses pionniers, Lin Fengmian (林风眠), étudie dans le même établissement ; enchanté par Matisse, il rêve de réunir les arts de Chine et d'Occident... Peintre et sculptrice diplômée des Beaux-arts de Lyon et de Paris, Pan Yuliang (潘玉良) demeure la première femme chinoise à peindre à l'occidentale.



Chang Shuhong (1904-1994).  
En 2018, l'une de ses œuvres a été adjugée 4,8 millions €.

Parcours similaire pour Chang Shuhong (常书鸿), l'un des premiers artistes chinois dont les musées nationaux français achètent les œuvres, et qui outre la peinture consacre sa vie à la préservation des fameuses grottes bouddhistes de Dunhang. Dans peu d'années, Ba Jin (巴金), un jeune lecteur passionné de *Xin Qingnian* sera lui aussi en France où, inspiré des *Rougon-Macquart* d'Emile Zola, il mûrit son ouvrage, *Famille*, qui entend dynamiter le clan patriarcal et féodal ; également influencé par la revue, Mao Dun (茅盾) publiera *Minuit*, roman au réalisme inédit dans le paysage littéraire chinois : deux des plus grands auteurs chinois du XXe siècle...

# 4 Mai 1919, le jour où Confucius a failli mourir...



Beijing, 4 Mai 1919. Pour les historiens chinois, la date marquant le passage entre la période moderne et contemporaine.

Une onde de choc venue de la capitale française précipite soudain l'histoire. On apprend que la Conférence de Versailles, qui décide du sort de l'après-guerre, cède au Japon les territoires conquis au pays de Confucius par l'Allemagne – dans le camp des vaincus – au lieu de les rétrocéder à la Chine – dans le camp des vainqueurs -. Si cette dernière n'a pas envoyé de troupes en Europe, elle y a dépêché plusieurs milliers de travailleurs soutenir l'effort des armées françaises et britanniques.

Devant l'humiliation, en ce 4 Mai 1919, des cortèges d'étudiants furieux partent de l'Université de Beijing – Chen Duxiu y est doyen de la faculté des lettres – et d'autres, conspuant puissances occidentales, Japon et politiciens chinois corrompus. La fièvre patriotique, qui gagne les principales villes, se mue vite en une remise en cause de l'ensemble de la tradition. « A bas la boutique à Confucius ! » est le slogan : on le tient pour responsable de l'incapacité collective à faire face aux défis extérieurs et intérieurs. Une première dans l'histoire plurimillénaire d'une Chine qui voit naître le radicalisme politique.

L'heure est aux « -ismes » (主义 *zhuyi*) d'importation : nationalisme, évolutionnisme, anarchisme, socialisme, impérialisme, libéralisme... Après la tempête de mai, qui a vu Chen emprisonné pour sa participation au mouvement, *La Jeunesse* consacre un numéro spécial au léninisme, bientôt suivi des premiers textes en idéogrammes sur le marxisme : les admirateurs de la Révolution de 1789 tournent désormais leur regard vers celle de 1917...

Juillet 1921, concession française de Shanghai. Dans le quartier au nom prédestiné de Xintiandi (新天地, Nouvel univers) se réunissent clandestinement onze Chinois et un Occidental – l'œil de Lénine -. A l'ordre du jour, la création d'un Parti communiste, dont Chen Duxiu, absent, est élu secrétaire général. Deux années plus tôt, en mars 1919, sur le quai de France à Shanghai un jeune inconnu nommé Mao Zedong (毛泽东) agitait les bras vers le paquebot des Messageries Maritimes emportant une centaine de ses camarades pour un long périple vers Marseille. Dans moins d'un an, les rejoindra un autre inconnu, à peine sorti de l'enfance, Deng Xiaoping (邓小平).

Et si Mao avait embarqué sur le paquebot ?



Shanghai, le site de la fondation du Parti communiste chinois : 57 membres en 1921, 95 millions en 2024...

## L'auteur de l'article



### Alain LABAT

est docteur en philosophie et professeur agrégé de chinois. Il a enseigné dans le secondaire et le supérieur avant d'être chargé de mission d'inspection pédagogique régionale au ministère de l'Éducation nationale puis rédacteur en chef du magazine *Planète chinois*, publié par le Centre national de documentation pédagogique.

Conférencier et formateur (Chine, Asie du Sud-Est), il est Président de la Fédération des associations franco-chinoises et Vice-président du Nouvel institut franco-chinois de Lyon. Outre de nombreux articles, il est l'auteur de trois ouvrages, dont "L'Empire, la République et les Barbares. L'Occident à l'assaut de la Chine", Ma-Eska Editions, 2022. Chevalier de la Légion d'honneur, officier des Palmes académiques, Alain Labat a reçu le Ministry for Foreign Affairs Awards de la République de Singapour. Il est citoyen d'honneur de la ville de Guangzhou (sud de la Chine).